

Du bluff ou de l'underground? C'est ce qu'on pense à considérer les images du présent recueil, venues de méthodes pratiques un poil surannées, issues des situationnistes et de leurs avatars. N'oublions pas la technique des tracts et brochures provenant de la photocopie.

Alors, situs ou vaudou? C'est toujours Debord...

© Rafael de Surtis, 2013
ISBN 978-2-84672-323-7

TAPIS FRANC

ET AUTRES CADEAUX PROVOS

DU MÊME GLADIAUTEUR

Memento Ghetto

poème éphéméride
éditions la Poire d'angoisse, Boulazac 1986

Notre Théâtre

poème éphéméride
éditions Au Libre Olibrius, Paris 1994

Les Ossements dispersés

poème dispersé
préface de Noël Godin
image de Lorrie Roux
éditions l'Embellie roturière, Paris 1994

La Braise des fois

récit noir
in *Pas de justice, pas de paix*, ouvrage collectif
éditions Reflex, Paris 1996

Les Petits Vieux de la bonne sieste

récit rouge et noir
in *La Fabrique de la haine*, ouvrage collectif
éditions L'Esprit frappeur, Paris 2002

Itinéraire d'Houilles à Tulkarem

carnet d'un voyage en Palestine
image de Giuliani Giuggiolo
éditions Ab Irato, Paris 2005

À Spleen vaillant (d'un rien possible)

poèmes recueillis
préface de Pierre Peuchmaurd
image de Judith Paulin-Mallet
éditions L'Harmattan, Paris 2005

Éléphants de la patrie

roman populaire
images d'Ericca
éditions Libertalia, Paris 2008

Blasphème autobiographique

poèmes dispersés
préface de Marie-Odile Gain d'Enquin
images d'Anne-Lise Dehée
éditions Rafael de Surtis, Cordes 2010

JIMMY GLADIATOR

TAPIS FRANC

ET AUTRES CADEAUX PROVOS

Préface de Patrice Uhl

Imagiste de couverture : Céline Bondaz

Rafael de Surtis

A ma sorcière bien-aimée

et avec la trace de :

Albert, Alice, Alix, Anne-Lise, Anne-Marie, Antoine, Bo, Céline, Claude, Esther, Flo, Florent, François, Gédé, Gérard, Gilbert, Greg, Haïda, Héraklès, Ilhem, Imen, Jacques, Jamila, Jean-Christophe, Jean-Louis, Jean-Paul, Jehan, John, Jorge, Jorma, Jude, Kader, Laura, Lenore, Lodie, Lyane, Marcel, Marie-Laure, Michal, Michel, Miloš, Myriam, Nanouchka, Nadia, Nasma, Nassib, Ngo, Nninid, Ody, Ola, Patrice, Patrick, Paul, Peter, Philomène, Pierre, Rachida, Salomé, Stéphane, Suzanne, Tara, Tartine, Tilo, Tommy, Tristan, Véronique, Vicenta, Vince, Vlasta, Yasmina, Zaratoustra

et tutti frutti

(ceci résume et augmente les dédicaces individuelles)

« *Au pays des baudruches, nous serons porcs-épics* »

En ouverture, j'invoquerai les mânes de Brian Maurice Holden (1939-1991), alias Vince Taylor. Coïncidence, rencontre fortuite, probabilité inscrite dans la logique du baby-boom, peu importe : la même année et — pour un pigeon de Paris — à quelques battements d'ailes de distance, l'auteur de Roman Rock'n'Roll et le préfacier de Tapis franc ont tiré la plus haute carte de leur tarot musical : la carte « Génie ».

« 1962 (Twenty flight rock) : À la fin des cours, avec l'ami Pierre Baronquel, l'héroïsme des pochettes de 45 t. de Vince — à la vitrine du disquaire de la rue Jouffroy, à l'étal du Monoprix de la rue de Lévis... » (« Je Vince Taylor du temps ».)

1962 (Lovin'up a Storm) : À la fin des cours, sans l'ami Jimmy Gladiator (que je ne devais rencontrer que quatre ans plus tard, à la terrasse du Printemps : le paseo caliente, des garçons de Condorcet et des filles de Racine), à l'étal du Monoprix de la rue Marx-Dormoy, l'héroïsme des pochettes de 45 t. de Vince. Noir de pied en cap, tout de cuir vêtu, chaîne entortillée autour des poignets croisés haut au-dessus de la tête, l'air d'y être sans y être, yeux mi-clos, sourire de wild child, déhanché sexy : trouble. Conscience que, à mille lieues du marigot des yé-yé et des falots rockers du cru flanqués de vautours, de chats sauvages ou de pénitents, cet homme-là dégagait une force et une authenticité sans pareilles.

Bref, avant même que nous nous connussions, Jimmy et moi étions déjà de connivence... J'en tire l'idée qu'il ne saurait y avoir d'amitié forte sans partage d'un grand frisson originel. La chance est de n'avoir jamais cessé de frissonner. En témoignent notre ferveur lors du come-back de Vince Taylor à Campagne Première en 1979 — ces concerts comptent parmi les derniers qu'il donnât sur une vraie scène — et l'hommage à lui rendu par la « Bande au Melog » dans le n° 3 de la Crécelle Noire.

Voilà qui symbolise la vertu première de cette bande et de son « prodigieux leader » (JG) : la fidélité ! Le mot est dit : Tapis franc en est le distillat.

Ce livre aurait pu s'intituler : « Je ne mange pas de ce pain là » ; sauf que le titre était déjà pris... Dommage, car les textes réunis

dans ce recueil courent de 1974 à 1996, soit un segment suffisamment long pour saisir ce que « fidélité » veut dire et vérifier que les mots de Péret s'ajustaient sans retaille à l'ouvrage.

Pour autant, 1974-1996, n'est pas simplement une coupe dans la biographie de JG : ces dates balisent en effet une trajectoire collective et coïncident avec l'époque où la « Bande au Mélog » tenait banquet ouvert et permanent. Le menu des agapes est inscrit au sommaire de publications aux noms flamboyants et programmatiques : Le Melog, La Crécelle Noire, Camouflage, Le Château-Lyre, Nevermore, Incendie de forêt, Sur le Zinc, Hôtel Ouistiti... Il aurait suffi, dira-t-on, d'en détacher en silence les pages signées JG pour en tirer un livre de JG. Que nenni ! Le silence ne sied guère aux conditions dans lesquelles ces pages ont été écrites : imaginerait-on des agapes feutrées ! Remercions donc JG de n'avoir pas coupé d'ego l'alcool fort servi naguère au Lapin Blanc de la « Bande au Melog ». Tapis franc, quel beau et juste titre !

Mais la « fidélité », c'est quoi ?

La parole donnée jamais reprise (Ravachol, Durruti, Baader-Ensslin-Meinhof-Meins-Raspe, Knobelspiess...), le cap crânement maintenu, quitte — mille sabords ! — à générer en cascade de solides inimitiés (Cf. Lettre ouverte à Jules Perahim). Et ce, sans virer de bord au gré des vogues ou des tics du temps, ni au chef de louches calculs stratégiques ou de frileux replis tactiques : « On ne se refait pas : il n'y a que les crapules qui changent d'avis » (Éditorial du n°1 de Camouflage). La Révolution ? Toujours ! Mais aussi, sans se déjuger, la Révolte pure : Mort aux Vaches ! Ni dieu ni maître ! D'où un soutien sans faille à toutes les révoltes logiques : de Wounded Knee à Soweto, de Vaulx-en-Vélin à la Kanaky, de Longwy à l'Algérie de Chadli. L'Amour ? Toujours ! Électif (Élodie, Salomé, Esther...), fugitif (« Tomber follement amoureux de Duroc à Vaneau. Et l'oublier à Sèvres-Babylone » (Trident, baskets et vacances), vinylique (Nina Hagen, Wanda Jackson, Lene Lowich...). L'Amour, quoi. Et tout près, très près même : l'Amitié (voir les vignettes et les photographies). La Poésie ? Toujours ! Pas seulement la plus haute, la plus chargée d'électricité mentale, la plus incandescente, la plus dévorante, la plus talismanique : celle de tous les « enchanteurs présents » ou d'antan dont JG a exalté la

parole ou revendiqué l'héritage, mais aussi la poésie interstitielle de la rue, la poésie de la fulguration et du court-circuit, de la dérive et de la dorveille. Je ne connais personne, sauf JG, qui ait risqué un neurone à écouter ce que chantait Sylvie Vartan ; sans lui aurait été perdue une gemme de toute beauté : « La pluie ne m'a jamais mouillée, c'est pas toi qui va commencer » (Si on chantait ?). Je ne connais personne, sauf JG, qui se soit « pris à mater sous les cloches pour savoir si elles avaient des jupons de dentelle blanche » (lecteur, as-tu visité le Musée de la Cloche, à Annecy ?). Je ne connais personne, sauf JG, qui ait révélé le miroitement en dessous d'un énoncé en apparence aussi basique que « Madame, voilà la nuit » (bribe dialogique du film Police Pithon 387) et démontré du coup qu'une seule phrase pouvait valoir une œuvre complète. À preuve : les 70 items de L'Évidence proverbique... Je ne connais personne, sauf JG, qui, faisant la nique à tous les intégristes du paraître moderne, ait loué avec tant de subtile autorité les alexandrins et les imparfaits du subjonctif de Gilbert Lely (Vêtir les ossements dispersés de l'amour). C'est ainsi que JG est devenu polyglotte, parlant couramment — sans jamais hiérarchiser — le breton, le peuchmaurd, le reznicek, le polonais de Nulle Part, le montévidéen du Faubourg-Montmartre, le carolomacérien et tous les patois de Transylvanie, le rocambole, le lupin et le zévaco, le haddock et le f'murr, le thîéfaine et le lapointe, plus le verlan et le louchébem, et tous les jargons des « classes dangereuses », dont celui de la Coquille. Quant au « faux problème » du label surréaliste, croyons-en JG sur parole : « Qu'importe l'étiquette si l'on a le corps et le bouquet ! »

Mais la fidélité n'est pas affaire de sainte nitouche : elle suppose un ébouriffement constant des poils et des idées. Et des dents limées en pointes pour « manger du saignant ». Et bing ! contre Libé pour qui « 1 nationaliste corse vaut 12,8 anarchistes » en cm² imprimés. Et vlan ! contre les marchands de livres à l'enseigne du « Grand Jeu » ou « Des Femmes » qui censurent sournoisement toute expression autonome. Et toc ! contre l'éditeur Christian Bourgois, cochon dédisant suite à la fatwa condamnant à mort Salman Rushdie. Et paf ! contre les pohètes sans honneur accourus au raout chiraquien du Festival de la Ville de Paris. Et patatras ! contre les complices d'une célébration muséale nauséuse à Beaubourg (Hands off Péret).

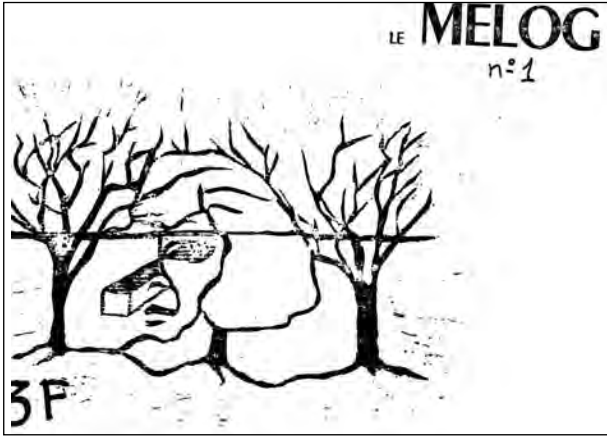
J'écourte, car la liste s'étend à tous les poseurs, embrouilleurs, imposteurs, bouffons, têtes creuses, faux frères et autres limes sourdes que les années 1970-1990 ont produits. Prenez ça, rascals ! De beaux « cadeaux provos » à l'usage des générations montantes. Des cadeaux, pas des leçons. À présent, très cher ami JG, la parole est à toi.

*Nouméa (Kanaky) & La Saline-les-Bains (Réunion)
Patrice Uhl, juin 2012*

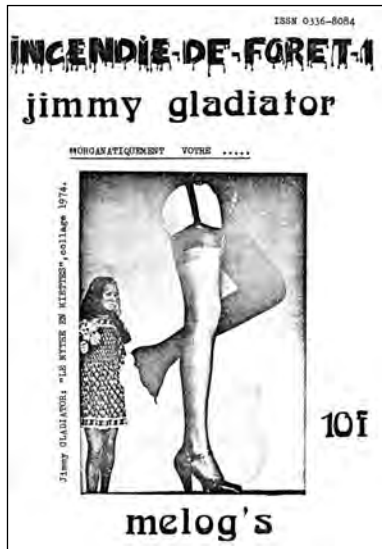


revue Z.O.B. (Cahiers culturels du Zénith Occulto-Barbare) n° I,
dessin de Lodie Serrano — ma première revue, mars-avril 1968 !

TAPIS FRANC



Le Melog 1 : linogravure de Lôdie Serrano



*Incendie de forêt 1 : Le mythe en miettes,
collage de Jimmy Gladiator, 1974*

RÉPULSION

ou de quelques vérités premières, tellement évidentes qu'on se demande pourquoi les écrire

Depuis peu de temps, tout le monde a pu voir et constater que les jeunes flics en civil portent les cheveux un peu longs, des jeans et des cols roulés.

Ils se sont mis aussi à « syndicaliser de gauche », revendiquer une revalorisation morale de leur fonction, à prendre la parole publiquement.

Ils ont maintenant leur martyr : celui qui, pour avoir causé chez Lip, s'est fait virer aussi sec. Indignation et annonce de manif par la CFDT. Bientôt, à l'instar des curés, ils seront orateurs dans les meetings de gauche, demanderont le statut des objecteurs de conscience, feront la grève de la faim, que sais-je encore ? On connaît, les curés nous ont déjà fait le coup et ça a très bien marché (il paraît que des militants EE travaillent avec des aumôniers de lycée).

Un jour, pourquoi pas, les militaires de carrière, plus connus sous les noms éloquentes de rampouilles, croques ou crevures, rejoindront le mouvement, et la gauche unie, une fois de plus, tombera dans le panneau. Ce panneau est triple : déviation, route dangereuse, interdiction de faire demi-tour. Le Mouvement révolutionnaire, dont l'E.E. est part composante, doit se prononcer, et très vite, afin de dissiper les fumeuses ténèbres de la confusion. Nous devons avoir les idées claires : Tout curé, tout flic, tout militaire est notre ennemi, qu'il soit de gauche ou pas. Désabusons la classe ouvrière : **Un flic est un flic**, il n'y a qu'une sorte de bons flics, ce sont les flics morts (*plagiat*).

Un curé reste un curé. Il n'agit pas au nom de la Révolution, mais au nom du christ, avouez que la différence est de taille.

Révolutionnaires, encore un effort ! Dénonçons les ennemis qui sont entrés en notre mouvement, rétablissons l'antireligion **primaire**, sabotons les tentatives CFDT pour faire admettre les flics de gauche dans le camp de la classe ouvrière !

25 février 1974

FILLE DE L'AIR

à Patricia Hearst

« Enterre la hachette, irascible Rouge, Car la paix
est bénédiction » dit l'Homme Blanc.
Le sauvage obéit, et enterre son arme,
Avec les rites dus, dans le crâne du Blanc.
John Lukkus

(cité par Ambrose Bierce, *Le Dictionnaire du Diable*)

Ainsi est l'acte de révolte : terrorisme, piraterie, lucidité admirable face aux promesses à contours vaporeux (ne nous proposait-on pas, il y a peu, un bulletin de vote pour changer la vie ! Ainsi, dans *the General*, Buster Keaton jetait un petit morceau de bois sur le canon prêt à tirer, face auquel il était entravé).

Ceux qui passent pour être la Jeunesse, à l'image du Rouge, irascibles, ont le cerveau insomniaque et nul discours béat ne les euphorisera. La Société cerbère (aux trois têtes géographiquement situées) est difficilement vivable, à la limite du supportable. Sa destruction totale est toujours à l'ordre du jour, mais les lendemains qui chantent sont sans cesse remis (demain on rase gratis) par ceux qui font profession de révolution.

N'aimant pas me masturber pour trouver le sommeil quand je suis seul au lit, je jette un regard froidement passionné sur le monde. J'y vois parfois, engloutis dans un amas de larves résignées à n'être que ce qu'on leur dit d'être, valets, fayots, inch'allah, petits gradés et petits soldats au pas, drogués béats, ascètes tout sourire, militants joueurs de loterie, j'y vois quelques individus qui refusent le pli, qui n'acceptent pas d'avoir leur place réservée et leur vie déjà jouée, qui nagent à contre-courant de la Récession dont les signes avant-coureurs envahissent la une des quotidiens.

Ces individus, condamnés comme tout un chacun à la réclusion à perpétuité dès avant leur conception biologique, vont parfois jusqu'à l'acte exemplaire : poignarder le pape, plastiquer le Sacré-cœur de Montmartre, saboter le Tour de France, brûler leur CES, se faire avorter publiquement...¹ ; parfois seulement, ils rêvent de le faire.

Le moindre acte de destruction, visant la Société cerbère, ses symboles, ses mythes, ses outils ou ses valets, le moindre acte de

révolte est un violent appel d'air, de l'air pur de la liberté.

De même tout acte de reconstruction utopique, tel l'amour entre deux êtres qui se sont choisis, ou la recherche systématique des lieux interdits du langage ou de la pensée.

Combien sont-ils ces individus, mordant de rage leur couverture dans les chambrées de caserne ou dans les dortoirs des internats, serrant les dents sur leur lieu de travail, faisant l'amour passionnément et en état d'abandon total et lucide ?

Combien sont-ils qui s'ignorent entre eux ? Rien n'est pire, en cette Société, que la solitude, car elle ne peut conduire qu'à l'écrasement de l'individu révolté, soit par le retour au rang, soit, dans le meilleur des cas, par le suicide.

La confrontation des révoltes donnera une impulsion dynamique à ces révoltés, par un aller-retour perpétuel : révolte individuelle / révolte collective. Elle éliminera l'éroussissement et la patine, et transformera les simples observateurs en *subserveurs*.

Tous les moyens sont bons pour aboutir à la rencontre des révoltes, tous ceux que l'imagination et le désir suggéreront : le hasard des rues autant que les petites annonces. Est-il vraiment besoin d'organisation ? Je propose la structure de « bande » : pas de leader perpétuel, égalité des membres, élasticité de l'importance numérique, errance collective.

Qu'en sortira-t-il d'autre ? On me suggère le mot « action ». Je suis de ceux qui pensent que la révolte porte sa justification en elle-même, et que l'« action » est parfois une fausse justification. A l'image des bandes de jeunes qui naissent dans les lugubres cités HLM, les zonards intellectuels que sont les révoltés se laisseront guider par l'inspiration du moment. Selon cette inspiration, individuelle ou collective, ils engendreront des situations révolutionnaires, prendront part aux mouvements subversifs, effectueront un travail de sape fût-ce à la petite cuiller, et recréeront leur vie.

Mai 1974

PS : Ces actes n'ont rien à voir avec le nihilisme, ni avec le terrorisme nationaliste. Le premier vise à détruire tout, y compris ce qui échappe au contrôle de la susdite Société cerbère. L'autre s'en prend aux individus en fonction de leur passeport, ces individus fussent-ils âgés de moins de quinze ans.

¹ Actes survenus en 1973-1974.

EDITORIAL DU MELOG 1

Les orages viennent à bout des

incendies de forêt

ils ne peuvent rien contre

le MELOG

car ils lui sont intérieurs.

Hors de toute structure de groupe
le MELOG ne fait pas d'adeptes
il parle quand il est temps
il cherche
la pierre philosophale
l'éternité terrestre
la totalité oubliée.

MELOG, anagramme inversé de GOLEM.

Le Golem, œuvre matérielle, créé par l'homme, défi à l'idée d'un dieu tout-puissant ; le Golem, qui, par son existence, a châtré ce dieu de ses pouvoirs totalitaires et sorti l'homme créateur de l'humble misère où on le confinait.

Le Melog, c'est l'homme nouveau, dévêtu de dieu, tel que recréé par la vie du Golem, et de nouveau prêt à en pétrir et à en animer un autre.

Va-et-vient phénix, Golem / Melog, entre l'homme et son œuvre.

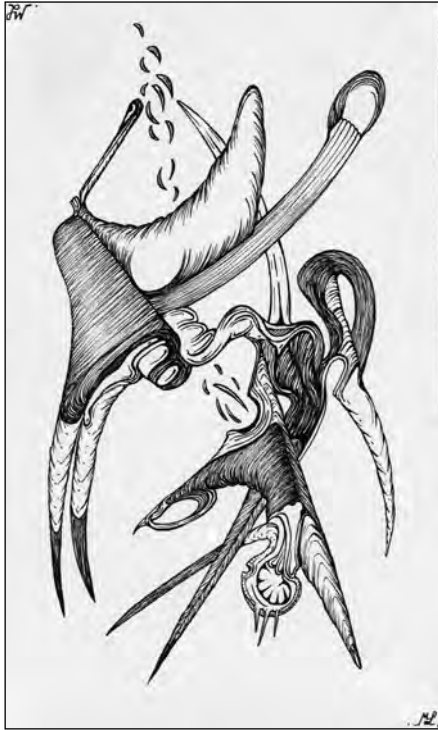
Révolution perpétuellement achevée et conçue.

Par mauvais calembour, apparaît en filigrane le Principe Sel de cette dialectique créatrice, l'énergie sans pertes qui meut les oscillations du balancier : Melog = mes logues, *i.e.* mes paroles (par ext. du grec Logos, le discours).

Les paroles, le langage, atlas de la pensée, Golem s'il en est, né pour fins de communication primaire, évadé aussitôt de l'emprise de son créateur et s'imposant à lui comme catalyseur de la connaissance, de la compréhension et de l'émotion.

Le langage, véhicule de la re-création prométhéenne, moteur de toute révolution, frère jumeau du désir et maître de l'imagination.

Grâce au langage, le Melog tuera l'aigle qui nous ronge le foie et s'en repaîtra ; l'ère du misérable concept de « dieu » est à bout ; Log et Melog en seront les armées apocalyptiques.



Marcel Lecourt - *dessin tête-bêche*
pour Jimmy Gladiator

WHO CARES ?

Achevé! ; 2 avril 1975

Je ne dois rien à personne. Ce que je suis (ou tends à être) n'est nullement redevable à ceux qui se sont chargés de mon « éducation » : parents, enseignants, prêtres... de quoi que ce soit, si ce n'est le profond mépris dans lequel je les tiens. Très froid.

Je ne dois rien, pas même la vie, à personne. Qu'une femme ait ouvert les cuisses pour jouir, puis quelques mois ensuite pour souffrir, est un fait historique ; que viendrait faire ici la reconnaissance ? Je n'y suis pas.

Devoir la vie ? Pour y jouer le rôle que l'on m'y assigne et y porter le masque que l'on m'impose : mâle, blanc, occidental, français, intellectuel, enseignant, jeune (pour encore peu de temps) ? Je ne me vois aucune image mienne en ces miroirs. Alors, vampire ? C'est cela : les vampires ne vivent pas, ils survivent.

L'alternative : survie léthargique ou survie désespérée. Il faut choisir. Car je persiste à tenir le désespoir (le vrai, pas la ridicule pleurnicherie ; le désespoir n'a nul besoin de larmes) pour le seul et véritable élément moteur chez l'homme. « Tant qu'il y a de l'espoir » signifie attente passive du souhait, acceptation du fait et de l'état : voyez les amoureux transis de la « vie future » et du « Grand Soir ».

Mais quand n'est plus que le désespoir, qu'« il n'y a plus rien à perdre », là se créent les situations et les mouvances. L'énergie du désespoir !

« Rien à perdre », cette exaltante formule, source de jouissance non soupçonnée !

Et pourtant, *la vie est belle* : aujourd'hui, le mi-crâne de Ravachol prend un bain de soleil sur les marches du Panthéon, à Paris ; hier, ce rêve où j'étais évêque et où, vêtu d'une soutane mauve, je déclarais à tous que l'idée de dieu est aberrante ; demain, Arthur Cravan provoquera Cassius Clay et remportera le titre mondial toutes catégories, par K.O. au premier round.

« La vie est belle » : pour moi, cette phrase n'a de sens que doucement échappée des lèvres chaudes d'une très belle femme

brune, assise à une table parsemée de maigres victuailles.
Les médecins réservent leur diagnostic sur l'état de ma seule
étoile.

¹ Encore un calembour indécélable ! (salut, Tita)



Le Melog 2 : dessin de Théodore

PROJET DE COUVERTURE VERSO DU « MELOG 3 »

Mort aux vaches !
Ni dieu ni maître !
À bas les bourres !
Le christ à la voirie !
Vive l'anarchie !

septembre 1975



*carte postale - statue de Charles Fourier
(place de Clichy à Paris, circa 1904) —
collection Gladiator*